

D'âmes

(...) Il n'y a pas de surfaces vraiment extérieures. Toute surface exige qu'on y pénètre pour en découvrir la réalité.

John Berger¹

Quand j'entre dans l'atelier de Claudine Draï, je ne suis pas retenu d'abord par la blancheur mais, à travers les années, par le nombre infini d'utilisations du papier. Blanc mais aussi crayonné, matière pure collée, matière pliée, dessinée par l'ombre puis précisément sculptée, enfin « nature » aux différentes textures jusqu'à éprouver le sentiment de la métamorphose, de « passer » dans le papier même.

Le papier, devenant formes, nous saisit, nous avale par ses motifs répétés, ses additions ou, au contraire, par ses transparences, ses vibrations, ses envols. À écouter Claudine Draï, j'ai le sentiment qu'il devient la manifestation de son propre corps, de sa substance vive. L'écrivain Georges Perros, à qui l'on demandait : « Qui êtes-vous ? » répondait, en déployant une carte de la Bretagne. Il écrivait à ce sujet : « J'aimerais qu'on ne s'y trompe pas. C'est simplement le nom que je donne à certaines de mes obsessions, tout à fait absurdes. Ce que m'a donné la fréquentation assez poussée de ce pays ne tient pas à ma présence « effective » au bord de la mer. Je reste persuadé que tout ce qui émeut l'homme peut se déclarer n'importe où, et singulièrement entre quatre murs neutres et nus. »

Quatre murs neutres et nus comme l'atelier où se tient Claudine Draï et son « alter ego » fait de rouleaux, de fragments, d'un cosmos de feuilles. Nous sommes souvent assis, en son sein. Dans les quartiers hauts de Paris, dans ce lieu où chaque jour elle avance un geste qui le fait vivre et le modifie. Il arrive que le temps soit à la pluie mais la pluie ne nous touche pas. Nous parlons et les mots nous entraînent. Nous ne sommes plus là où nous sommes. Plus de ville haute ou basse. Dans cet espace, le temps, sa nature et sa mesure ne font pas la loi.

Sur la table un livre et sur la couverture un nom que je reconnais de loin : Claude de Soria. Claudine Draï me le tend et m'explique qu'un de ses amis Emmanuel Clavé et son fils Antoine, qui en a eu l'idée, lui proposent, dans la galerie qu'il ouvre, de faire une exposition où dialogueront son œuvre et celle de Claude de Soria qu'elle découvre.

Comme si c'était hier, au mépris des années, me revient la secrète beauté de ses sculptures jamais oubliées. Voilà plus de trente ans que je me souviens de nos rencontres. L'une concentrée, ponctuée de « blancs », précise et toute dédiée à s'approcher de l'œuvre, l'autre silencieuse, muette pleine des présences des formes, autour.

¹ in Ferdinand Cheval in À vol d'oiseau. L'écarquillé. 2020. p.285.

Pour Claude de Soria, l'autre soi-même, « l'autre » n'avait pas pour nom Bretagne ou Papier mais Ciment, cette matière « chimique » générant une pâte durcissant à l'air ou dans l'eau, avec laquelle la sculptrice s'identifie, en affirmant : « Je suis ciment ». Ne confie-t-elle pas à Alfred Pacquement² : « J'avais besoin d'aller jusqu'au bout de mon matériau. J'avais besoin d'être en contact avec ce qui se décidait sous mes doigts et non pas de prendre des décisions. »

Claudine Draï a la même attention à la vie du papier. Elle le froisse, elle le malmène. Chez elle, la pensée passe par ce contact intime, ce qui passe sous ses doigts. Il est fascinant de voir sa main suivre le papier qui permet ou propose, jusqu'au lieu où il l'entraîne, jusqu'à qu'elle se fonde dans la matière qui est une part d'elle-même. Est-elle sa compagne... son alliée ? ou plus encore ?

S'arrêter là, pour Claudine Draï et Claude de Soria, serait trop réducteur de leur univers qui ne se satisfait pas d'un art littéral, d'une simple matériologie, aussi riche et puissante soit-elle, et qui n'est qu'une part des développements du « corps » mis en œuvre.

Chez ces artistes, à partir de la manifestation de leur désir, il s'agit d'être à l'origine d'un acte qui les révèle et nous révèle, vecteurs du mouvement du monde.

Claudine Draï indique qu'elle crée avec le sentiment que ce n'est pas elle qui crée mais un « être au monde » qui la traverse. « Elle crée, elle est créée » par l'acte qu'elle accomplit. Évoquant ces moments, elle parle du sentiment heureux de perdre ses attaches, se libérant des limites imposées par la conscience et d'une sensation du danger, de côtoiement d'abîmes où plus rien n'est reconnaissable, plus rien ne peut être nommé. Elle cherche au sein même de cet acte à retrouver le chemin des mots, à réemployer le langage qui est ici celui de la poésie. C'est ainsi par cette contradiction, qu'elle s'approprie et offre aux autres l'espace qu'elle fait naître et qui peut, alors, se dire fleurs, herbe, peuple, ange peut-être ?

D'une autre manière, différente mais plus proche qu'il n'y paraît, Claude de Soria s'abandonne à une disponibilité totale, un « laisser-faire » qu'elle revendique. Elle se livre à la matière, lui accorde sa confiance, parce qu'elle attend d'elle, non la maîtrise mais la surprise, une sorte d'émerveillement devant l'espace qu'elle ouvre avec les surfaces, les cellules, les planètes qui l'habitent.

Ce sentiment ébloui de l'apparition leur est commun. Claude de Soria le raconte ainsi à Danielle Giraudy³ : « La première fois il y avait de la boue partout, des fils de fer, toutes ces planches sales. Il restait une plaque de fer, j'ai pensé le ciment sera bien dessus. Au démoulage l'envers si lisse montrait une vie intense. Comme le ciel avec les étoiles ou la mer. C'était la Vie (...) » Ailleurs, elle évoque le remuement de la terre, le fond des océans.

Claude de Soria, comme Claudine Draï, se défie du formalisme. Avec chaque œuvre, elles provoquent et vivent non seulement une aventure esthétique mais plus encore une « poiésis ». Dans les premiers papiers de Claudine Draï proches des « blancs » de Claude Bellegarde ou des achromes de Piero Manzoni, je ne peux comprendre ses « abstractions » superposées strate par strate que si je les rattache à son univers intime, celui des plis, du secret, des transparences, de la fragilité qui emportent les formes vers une « suspension », un sentiment d'immatériel et de vol. Formes qui annoncent la genèse de la figure plastique et philosophique de

² Entretien avec Claude de Soria. Galerie Baudoin Lebon. 1982.

³ in le Catalogue de la rétrospective de l'œuvre sculptée de Claude de Soria. Musée Picasso d'Antibes. 1988.

l'ange dialoguant avec celles des floraisons, des lignes sans fin. Chez elle, « les êtres de papier inventent les lieux de papier qui le rêvent »⁴ confie-t-elle.

Nous sommes chez ces deux artistes, malgré leur extrême attachement à la matière, malgré leur position radicale, bien loin d'une conception littérale du monde. Ce paradoxe construit l'énigme et l'acuité de leur pensée. Ce qui me captive dans leurs œuvres, ici rapprochées, c'est que l'une et l'autre s'inventent grâce à un abandon total et à un acte de création dont elles attendent qu'il soit la forme vitale d'une éclosion. Elles sont d'aspect dissemblable mais toutes les deux se manifestent sans effets de couleurs, sans narration, grâce à de fascinants glissements et jeu d'écarts infimes.

Avec elles, je suis devant un évènement qui, s'il fait appel à la mémoire en même temps m'en allège et rend l'aventure nouvelle, exaltante. Claudine Draï et Claude de Soria, au sujet de leur travail, évoquent l'émotion, l'intensité, le cœur battant devant les commencements. Que cherchent-elles dans ce mouvement sans cesse relancé... un corps... un animal... une âme... qui se confondent dans la recherche du « miraculeux ».

OLIVIER KAEPPELIN

⁴ Entretien avec Olivier Kaepelin in « L'être ou monde » Catalogue Claudine Draï – Galerie Jérôme de Noirmont. 2012.